

DAVY PAKA

RUMBA BLUES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042533656

Dépôt légal : octobre 2026

Première partie

1

Kolonga, en venant vivre dans cette maison inoccupée depuis longtemps, ne se rendait peut-être pas compte qu'il était à un cheveu de tomber dans notre morosité quotidienne. « Il ne dit ni bonjour ni merde », lui reprochaient les aînés du quartier. Ils se demandaient déjà pour quelle raison, car sa place était ailleurs, avait-il élu domicile ici, dans notre quartier. Célibataire endurci, son statut matrimonial intriguait. Un homme de sa trempe et digne d'être considéré comme tel ne devait ni ne pouvait vivre ainsi. Sans épouse et sans aucune progéniture. En fait, il devenait un chimpanzé ou un gorille (et pourquoi pas un hareng) dans une dimension extra-corporelle lors des relations sexuelles, rendant tout bonnement impossible le fait de foutre une femme enceinte et de la garder près de lui. On ne parlait plus que de ça.

Personne ne pouvait ne pas croire à cette histoire tenant la route selon la rumeur et ressemblant en tous points à des milliers d'autres. Et pourquoi en aurait-il été autrement ? Le résultat était logique puisqu'un animal, le singe compris, ne pouvait coucher avec une femme et, si par mégarde cela pût se produire pour satisfaire des pulsions, au-delà du raisonnable, aucun embryon et futur humain ne pouvait en ressortir. Kolonga ne pouvait être qu'un authentique sorcier. Point barre ! La messe était dite.

Pour dire vrai, Kolonga n'avait pas beaucoup d'amis de son âge, préférant la compagnie des jeunes hommes quand il n'était pas calfeutré dans sa maison en train d'écouter la musique que crachaient ses vieux vinyles. Lui restait son amitié avec un autre louche de la vie qui venait souvent lui rendre visite à bord d'une Mercedes flambant neuve. Ce dernier était surnommé *Agent* à cause d'une folle rumeur circulant à son

sujet. Il était dit, ici ou là, qu'il avait plusieurs maisons, de grosses limousines et des entreprises disséminées aux quatre coins de la ville et du pays montrant l'étendue de sa puissance financière. Il semblait que ce surnom fut l'œuvre de son ami Pablo, maître en la matière, pour désigner les gens parvenant à une fulgurante ascension en si peu de temps.

Agent ne pesait pas, avant cela, plus lourd que cinq cents chabas¹ par jour, c'est-à-dire rien du tout. Il était contrôleur d'un bus mal famé où nous le voyions crier jusqu'à perdre haleine, haranguant les clients pour le remplir. Lorsqu'il en fut chassé pour d'obscures raisons, il monnaya l'usage de sa voix pour ses anciens concurrents en leur amenant des clients qu'il arrivait à convaincre que tel bus était meilleur parce qu'il y avait le dernier tube de Koffi Olomidé² ou des classiques façon Bantous de la capitale prisés par une clientèle plus âgée à défaut des cris des atalakus³. Cela lui garantissait quelques billets à la fin de la journée le mettant *de facto* à l'abri du besoin.

En une année, sa vie bascula sans que personne n'ait compris ce qu'il avait fait d'autre pour amasser une telle fortune, du moins celle dont on l'affublait. Les spécialistes du quartier et de la ville en matière d'évolution et d'élévation des citoyens, réunis en forum pour débattre de ce qui ne les regardait pas, ébauchaient des hypothèses plus ou moins farfelues car invérifiables en affirmant qu'il était un digne représentant des sociétés secrètes comme son ami Kolonga. D'où leur amitié. « On ne peut réussir de cette façon sans passer par la case mystique », susurrail-on ici ou là. Une vérité intangible pour ces experts et analystes des situations pas très nettes.

Devenu pape de l'importation du poulet frais, il ouvrit aussi le plus gros dépôt de ciment de la ville et, au même moment, il fit construire une villa pour sa nouvelle épouse et mit quelques larbins à son service. Ses boutiques situées au marché central où on trouvait tout ce dont on avait besoin

1 Chabas : désigne la monnaie, le franc CFA, dans la langue courante.

2 Artiste musicien congolais surnommé roi de la rumba.

3 Amateurs dans les orchestres congolais ayant pour rôle de faire monter l'ambiance et danser le public.

dans cette ville, du prêt-à-porter au sac de riz, ne désemplissaient pas. Ses anciens amis feignaient de parler en bien de lui, par pure hypocrisie. Maintenant patron, il forçait le respect de tous. Fallait voir comment les gens, pour attirer son attention, se courbaient quand ils le croisaient quelque part.

Ses lunettes négligemment posées sur son nez évasé lui donnaient l'allure d'un fin lettré comme ces prédicteurs de jours heureux appelés hommes politiques, autant que les prédicateurs du dimanche matin, exégètes de la matière à croire, persuadant des âmes crédules de la possibilité éternelle de réussir un jour. Même s'ils imposaient la dîme pour prétendre à la vie éternelle et vivaient comme des stars. Ainsi, il fallait avoir un sacré courage pour se foutre en l'air faute d'avoir trouvé sa voie maintenant que nous avons un exemple. Il devint illusoire d'exprimer la lâcheté d'arriver à cet ultime stade de désespoir. Il n'était point question ici d'apologie de la lucidité, de la rencontre avec l'évidence qu'on n'y arriverait jamais mais que je ne partageais pas en tout temps. Je me prenais pour un marathonien de la vie, traversant le temps sur terre et attendant mon heure de gloire. Vous aviez compris qu'on penchait d'un côté ou de l'autre en fonction des jours. On ne se foutait pas en l'air sans un maximum de colère, de désintérêt pour sa propre vie. De désillusions portées à leur paroxysme avec une dose survoltée de courage. En croisant ces personnes ayant pu changer de camp ou de vie comme lui, nous nous mîmes à croire davantage aux lendemains meilleurs. Malgré le fait qu'ils fussent sorciers. Or la sorcellerie ne s'achetait pas encore, mais chacun pouvait trouver un esprit à offrir à Satan pour en recevoir les divines retombées.

Il s'arrêtait dès qu'il apercevait Kolonga flânant au bord de la route servant de principale avenue. Les deux parlaient en marchant calmement et murmurant des choses que nous ne pouvions entendre comme s'ils voulaient nous les cacher. Nous voulions connaître le degré d'amitié liant un riche à une personne aux habitudes peu orthodoxes, ne travaillant guère mais à l'abri du besoin. Une espèce rare. Un petit au revoir du nouveau riche ponctuait son départ pour aller contrôler ses nombreuses affaires. Nous nous inclinions pour lui répondre

et plus personne ne pouvait lui parler sans un minimum de déférence due à sa nouvelle condition. Il ne se trouvait plus du même bord que la plèbe dont il faisait anciennement partie.

Un jour, nous finîmes, avant son départ et malgré notre appréhension, à lui faire part d'une de nos préoccupations. Ce fut notre test grandeur nature sur sa supposée gentillesse. Qu'en était-il du devoir à partager, pour ceux d'entre les hommes ayant beaucoup d'argent pour rien ou sans l'avoir réellement récolté à la sueur de leur propre front ? Nous allions avoir la réponse très rapidement.

— Grand, nous voulons t'entretenir d'une affaire très importante depuis longtemps ! Veux-tu devenir le président de notre club de football pour le championnat qui débutera la semaine prochaine ? lui demanda Nungu Nungu, suant à cause du courage pour prononcer ces quelques mots sans tomber dans les pommes.

— Pourquoi pas Kolonga, il s'y connaît mieux en ce qui concerne la gestion des hommes, répondit-il en posant un regard admiratif sur son ami.

— Les jeunes comprennent beaucoup de choses et savent que ta poche est plus lourde que la mienne, mon pote ! répliqua Kolonga, hilare.

Agent ne pouvait se refuser l'honneur d'étoffer sa réputation, offerte sur un plateau par les meilleurs publicitaires de la cité, puisque prompts à le célébrer partout dès que l'occasion se présenterait.

— Tenez petits ! Voici ma carte de visite. Venez me voir à mon bureau dans une semaine à mon retour de voyage, et on verra !

Nous fîmes ainsi la connaissance d'un homme riche. Et surtout célèbre. Un homme finalement ouvert et, par les temps qui couraient, c'était inespéré. Car, pour la plupart des membres de son espèce, l'arrogance ordinaire prenait souvent le pas sur le savoir-vivre ou le savoir-être. *Agent* l'était peut-être dans une autre sphère, mais il semblait se mettre en diapason avec nous pour rendre service. Il ne dérogea pas à cette simplicité quand nous allâmes le retrouver dans son bureau situé dans les immeubles cossus à l'entrée du grand

marché faisant office de délimitation entre la cité et le centre-ville. L'optimisme remplissait nos poumons au point que je fus happé par l'envie irrépressible d'expirer pour éliminer le trop-plein d'oxygène qui me fit tousser frénétiquement. Nous en sortîmes avec des billets neufs et des sacs pleins de provisions pour nos joueurs. *Agent* accepta d'être notre président d'honneur. Journée réussie et ça, tout le monde le sut.

Le lendemain matin, je fis ce que nous commencions à faire quotidiennement avec mon cousin en nous rendant chez Kolonga, parfois même en son absence, rendant son péché originel, soit l'amitié improbable avec de jeunes gens, plus impardonnable. Pourquoi un nouveau voisin encore inconnu de tous pouvait se permettre pareille liberté avec des gamins si ce n'était pas pour d'évidentes mauvaises raisons ? Mais lesquelles ? Là, personne ne pouvait montrer la moindre preuve de son alliance avec le diable. Malgré notre entêtement, le cœur n'y était pas à cent pour cent ce matin-là à cause de la radicalité des commentaires des parents, suffisant à ouvrir une brèche dans nos consciences qui faisait poindre le doute. S'il n'y avait pas de fumée sans feu, les avertissements des aînés provoquaient un certain inconfort sans rompre notre amitié. Avant l'arrivée de Kalonga, notre père ne s'était jamais comporté ainsi, se dressant farouchement contre un adulte, aussi inconnu fût-il. Pourquoi maintenant ? Nous franchîmes la porte de sa maison avec peu d'entrain comme si nous voulions voir de nos propres yeux une preuve qui pouvait accréditer les attaques acides dont il était la cible.

Pourtant, aucune preuve ne vint étayer toutes ces accusations. Aucune trace du pipi d'un diable ni d'un chimpanzé mystique censé être un de ses nombreux doubles. Même pas un poil. Rien de rien. Seul le bordel dans cette maison contrastait avec la personnalité de son locataire à l'extérieur. Il y en avait vraiment partout, du bordel chez lui. Était-ce le signe d'un authentique esprit mystique y venant et cherchant des choses, des âmes par exemple, auxquelles nous servirions dans un futur proche ? Des chemises et pantalons, souvent sales, étaient accrochés partout avant la grande tournée des pressings. Quant à la vaisselle... Des assiettes avec des fonds

de repas dans des casseroles posées en vrac en train d'être gagnées par des espèces de champignons ne donnaient pas envie de les toucher. Un fatras qui suffisait aussi à notre bonheur comme nous l'avions compris dès la première fois. En effet, nous ne cessions de trouver des pièces de monnaie par terre lorsque nous tentions de remettre un peu d'ordre. Une récompense en bonne et due forme, en plus de ce qu'il nous remettait directement de sa propre main. Finalement, aucun propos, aussi alarmiste fût-il ne pouvait nous détourner de notre maison du bonheur.

L'animosité qu'il suscitait était remontée jusqu'à ses oreilles, ce qu'il exécrait et il n'hésitait plus à rendre la pareille, rendant la cohabitation plus tendue dans cette rue où tous les voisins se connaissaient depuis des lustres et partageaient les mêmes centres d'intérêt notamment l'amour voué à la gent féminine, en plus du vin de palme. Les récriminations du nouvel arrivant n'étaient pas encore rendues publiques et, sachant qu'elles ne le resteraient pas longtemps, nous envisageâmes des lendemains enflammés dans ce petit coin où la concentration du pauvre au kilomètre carré était très élevée. Avec des avantages et des inconvénients. Ça vous en bouche un coin, je sais. Oui, les pauvres avaient quelques avantages, comme le sens de l'humour et l'amour immodéré à se taper la femme du riche. Ou sa fille. Sa belle-fille ou une de ses maîtresses. Alors que le riche, que pouvait-il faire pour énerver le pauvre à qui il avait déjà tout pris ? Rien. Quelle gloire aurait-il eu à baiser la femme du pauvre ? Seule une riche pouvait en avoir en trompant son homme avec un pauvre. Ça aurait de la gueule et les autres pauvres apprécieraient.

Ils diraient même qu'elle avait les couilles bien suspendues pour faire ça. Bravo !

Pendant que nous rêvions, Kolonga passait à la vitesse supérieure.

— Hé, vous avez entendu que cette bande d'incultes veut que je me marie, que je puisse avoir des enfants pour leur faire plaisir ? répétait-il, énervé.